

Hanno Rauterberg

AUTHENTIQUEMENT FACTICE. De l'importance de la conservation des monuments à une époque dominée par l'artificialité.

Conférence présentée à la fondation « Franckesche Stiftungen », le 19 juin 2001 à l'occasion du congrès annuel de l'Association des conservateurs des monuments de la République fédérale d'Allemagne

Jamais le passé n'a été aussi présent qu'en ce début du XXI^e siècle. Il n'y a jamais eu autant de musées, de livres d'histoire, de films et d'émissions télévisées consacrés à l'histoire. Plus le monde va vite, plus il évolue rapidement, et plus grand devient manifestement pour beaucoup le besoin de soutien, de sérieux, d'authenticité. Plus le futur nous menace, et plus nous ressentons la nostalgie du passé. Il n'est donc pas étonnant que les témoins bâtis de notre passé fascinent, que des centaines de milliers de personnes enchaînent l'une après l'autre les visites de monuments lors des journées du patrimoine. La conservation des monuments bénéficie d'une passion pour le passé, au sein de laquelle se décharge l'hystérie du progrès. Et s'il fallait dessiner l'image que le public se fait de nos monuments, nous obtiendrions une toile imposante peinte dans des teintes criardes, dotée d'un cadre pompeux, peut-être même doré à la feuille.

Le portrait du conservateur des monuments, en revanche, serait tout autre : il s'agirait d'un tirage légèrement jauni d'une gravure sur bois, aux bords déchirés par endroits, du fait qu'on ne l'a même pas encadré. La gloire des monuments ne rejailit que modérément sur ses protecteurs. Ils ne sont pas les héros glorieux d'une époque passionnée d'histoire, mais tout au plus ses héros tragiques. Pour nombre de citoyens, ils passent pour des personnages obstinés maniaques des contrôles, des fonctionnaires stupides et des donneurs de leçons, voire des collectionneurs de rebuts, comme on a pu l'entendre dire l'été dernier, et naturellement des ennemis du progrès, des gens qui s'opposent à tout investissement. Et bien évidemment, ce sont également d'éternels réfractaires, car conserver est synonyme de retenir, arrêter, freiner. En réalité, c'est pour cela même qu'on devrait les aimer, ces administrateurs de la mémoire de notre société. Mais tel n'est cependant pas le cas.

Quelle en est la raison ? Comment expliquer cette contradiction ? Pourquoi sommes nous confrontés à cette image dédoublée du monument et du conservateur des monuments ? Je mentionnerai trois raisons à cela :

Premièrement, la mission du conservateur consiste à protéger et donc à éveiller l'aversion, à se dresser devant le patrimoine pour le défendre contre tous ses assaillants. À cela s'ajoute qu'il est actuellement de bon ton dans de larges cercles de la population de décrier tous les employés de l'État, qu'ils soient enseignants, professeurs ou travailleurs sociaux, en les qualifiant de gaspilleurs de l'argent des contribuables et en clamant qu'ils sont trop payés et somme toute inutiles.

Il en découle que la situation dans le domaine de la conservation des monuments s'aggrave, ce qui m'amène à mon second point, qu'elle s'efforce d'imposer sa crédibilité, ce qui devient de plus en plus rare dans notre société. Elle entend définir un modèle au regard duquel seront jugées la valeur et l'absence de valeur de notre histoire. La multiplication des modes de vie et l'affirmation accrue des particularismes aboutissent inévitablement à des malentendus et engendrent la défiance. Ces deux éléments, tant le droit que s'octroie le conservateur des monuments de définir des normes valables pour l'ensemble de la société que son appel à la sauvegarde au caractère en fin de compte moralisateur, ne manquent pas d'irriter à une époque qui porte peu d'attention à la morale et ne fait aucun cas des conventions. Toutes les institutions publiques perdent de l'influence, les fédérations sportives, les partis, les églises, même le Spiegel, Die Zeit et le Tagesschau – et cela même si l'institution qu'incarne la conservation des monuments historiques persiste dans son pouvoir interprétatif et dans la notion d'engagement. Pour justifier la sauvegarde d'un bâtiment, elle invoque l'intérêt général, là où d'autres, depuis longtemps déjà, n'osent même plus employer une telle expression. De là proviennent également les distorsions à propos de l'image du conservateur des monuments – en effet, qui se souvient-il encore de ce que sont le domaine public et l'intérêt général ?

Pour finir avec le troisième point, je soupçonne que les intérêts et les besoins du professionnel et du profane en matière de monuments divergent fondamentalement dans de nombreux cas, générant les représentations erronées évoquées ci-avant. Ils ont en commun la recherche du véritable, de l'essentiel et de l'authentique, tous deux espérant une rencontre la plus directe possible avec l'histoire à travers le monument. Pour le professionnel, l'œuvre originale dans toute sa complexité est indispensable à une telle rencontre. Pour le profane, ce n'est pas du tout le cas. Il s'intéresse moins à l'objet qu'à son apparence, moins à sa substance qu'à l'idée qui le sous-tend. Pour l'exprimer différemment et de manière plus générale, il se

contente de l'impression, il se fie à l'atmosphère, à l'apparence, à son intuition des ambiances. Et pour créer cette ambiance dans laquelle il veut être transporté par le monument, cet original est suffisant, mais pas indispensable. Il peut aussi bien s'agir d'une réplique, d'une reconstitution et, plus récemment encore, d'une reproduction.

En observant les touristes qui, de plus en plus souvent armés de leur appareil de prise de vue, s'embarquent dans un périple au cœur de l'histoire, l'œil rivé au viseur, en étudiant l'offre des boutiques des musées et en constatant qu'elles aussi proposent des répliques des sculptures égyptiennes et des faux bijoux incas que les visiteurs s'empressent d'acheter ou en saisissant à quel point la nostalgie du retour de l'ancien est débridée et insatiable – par exemple à Dresde, où certains préféreraient reconstruire tout le centre-ville dans son entier, quel qu'en soient le prix et la qualité –, lorsqu'on découvre tout cela, on comprend définitivement que la différence entre l'authentique et le factice, entre le réel et la fiction ne peut plus avoir une grande importance. Tous les jours, les individus expérimentent ce que la simultanéité de ce qui est de fait asynchrone signifie: dans la publicité, la mode, la pop, le design, là où toutes les formes et tous les styles sont en permanence disponibles. Même les années quatre-vingt, celles du XXe siècle bien entendu, sont déjà recyclées. Depuis longtemps, il n'est pratiquement plus possible de déterminer ce qui est réellement rétro de ce qui est « futuro », sans parler de ce qu'est le présent. Tout peut faire l'objet de copies, et personne n'y trouve rien de répréhensible. Même la reproductibilité des êtres humains, ou tout au moins de certaines de leurs parties, est envisagée, et ceux qui trouvent cela sensé ne sont pas rares.

Rien d'étonnant donc à ce que, dans le domaine de l'architecture aussi, la distinction entre le réel et le factice n'ait pratiquement plus d'importance. La tendance au néo-historicisme est de plus en plus flagrante, de plus en plus d'architectes, qu'ils exercent dans la Oranienburger Straße à Berlin ou dans le quartier Blankenese à Hambourg, ne reculent plus devant les emprunts idolâtres au XIXe siècle. Pourquoi ce qui était permis à nos arrière-arrière-grands-pères ne nous le serait-il pas non plus ? Pourquoi ne pourrions-nous pas à nouveau construire avec des encorbellements, des tympans, des pignons croisés et des édicules ? Tels sont les questionnements de ces néo-historicistes, qui se sont d'ailleurs déjà constitués en vastes mouvements en Angleterre et aux États-Unis.

De nombreux conservateurs des monuments envisageront probablement avec flegme cette violente vague d'artificialité. Qu'elle arrive et nous submerge définitivement, doivent-ils probablement se dire. En effet, premier point, c'est à l'architecture contemporaine de se confronter au néo-historicisme. Et deuxièmement, la conservation des monuments est en possession des originaux, des œuvres authentiques et véritables, et cela résistera à toute vague rétro. Un tel flegme n'est-il pas dangereux ? Peut-on se décharger de cette responsabilité aussi facilement que cela ? La conservation des monuments n'est-elle pas fondamentalement affectée par la nouvelle exigence de conscience historique ? En fin de compte, elle n'agit pas dans un domaine qui serait extérieur à la société. Les maisons neuves traitées en pastiche font effectivement concurrence aux anciennes, car très peu de personnes sont en mesure de différencier l'authentique du factice. Et, tôt ou tard, la question se posera de savoir pourquoi il faudrait dépenser davantage pour préserver l'ancien, alors qu'il est plus pratique et plus rentable de construire de nouveaux édifices. L'hôtel Adlon de la Pariser Platz à Berlin en est un excellent exemple, dans la mesure où la plupart des passants et des touristes pensent de toute manière qu'il s'agit d'un bâtiment ancien, la patine artificielle de son toit étant prise pour une altération naturelle. Depuis que Roman Herzog y a tenu son célèbre « discours du retour en arrière », cet hôtel est de toute manière devenu un site authentique, possédant sa propre signification. Pour un peu, il faudrait le considérer comme un monument à protéger...

Il est indéniable que les reconstitutions, reconstructions et néo-historicismes de toutes sortes sont les ennemis d'une conservation des monuments raisonnable, car ils suggèrent l'accessibilité totale de tout objet ancien. Or, l'inaccessibilité, l'unicité et le non reproductible constituent précisément le capital le plus important des conservateurs des monuments. Ils doivent s'opposer à l'illusion de faisabilité totale que véhicule notre société, qui ne travaille pas uniquement à la création d'un monde meilleur, mais également à celle d'un passé meilleur, qui exige l'histoire, mais délivrée des tourments de la mémoire. Ils doivent s'entêter dans le vrai, rester attachés à l'authentique.

Il est vrai que, dans ce combat en faveur d'une véritable authenticité, de l'original, la conservation des monuments n'a pas la vie facile. Car elle-même doit l'admettre: cet original n'existe pas dans la réalité. La conservation des monuments contribue à une production artistique, comme cela a d'ailleurs été formulé à l'occasion d'une communication présentée dans le cadre de ce congrès avec une sincérité louable. Elle n'est pas une science objective, de celles qui compulsent les in-folio des archives en portant des gants blancs et ne touchent jamais à la réalité. Les conservateurs-restaurateurs sont en contact avec la réalité, voire la modifient, ils ne peuvent pas extraire leurs protégés, les monuments, du temps, mais sont obligés de composer avec lui, ou tout au moins d'apporter une réponse aux altérations qu'il provoque. Ils se compromettent, si ce n'est comme faussaires, tout au moins en tant que falsificateurs de l'authentique. Car, dans leur travail, ils doivent toujours suivre leurs propres modèles,

leurs propres idées, leurs propres projections, leurs propres souhaits par rapport au passé. Ils sont eux-mêmes liés au temps, sont condamnés à commettre des erreurs, l'objectivité ne leur étant jamais accordée.

Sur quoi se fonde donc la différence entre le professionnel et le profane des monuments, entre le défenseur de l'original et le partisan de la reconstruction ? Si l'original n'existe pas, s'il se résume uniquement à une production artistique, si l'un comme l'autre ne veulent voir dans le monument que la matérialisation de leurs propres projections, comment peut-on réellement faire une distinction claire entre une reconstruction, une construction neuve issue du néo-historicisme ou un bâtiment historique protégé doté d'une nouvelle utilisation ? Les différences sont-elles qualitatives ou uniquement quantitatives ? Ou bien le profane et le professionnel des monuments ne se différencient-ils que parce que l'un formule sa propre représentation idéale de l'histoire de manière très radicale et spontanée, alors que l'autre s'efforce au moins de parvenir à une appropriation critique ?

La conservation des monuments se trouve ainsi prise au cœur d'un dilemme profond, qui croîtra d'autant qu'elle se prêtera à l'autoanalyse et étudiera sa propre pratique historique. Comment peut-elle s'opposer aux copistes, aux défenseurs d'une authenticité non factice, alors qu'elle n'est pas elle-même en mesure d'affirmer une vérité historique ? Comment défend-elle sa vision de l'histoire face aux nombreuses visions aussi passionnées que séduisantes d'autrui ? Comment se défend-elle contre ceux qui lui reprochent sa vénération des reliques, son culte des blessures, et cela uniquement parce qu'elle ne veut pas favoriser les copies et les rajouts créatifs ? Si elle ne peut plus elle-même clairement distinguer l'authentique du faux, parce que l'histoire est beaucoup trop tortueuse et contradictoire, que peut-elle rétorquer à ceux qui lui reprochent son fétichisme de l'original ?

Il est difficile de donner une réponse à ce questionnement et il revient probablement à chacun d'y répondre pour lui-même. Peut-être même que tout cela est vrai et que l'original est effectivement un fétiche. Nous ne conservons pas en effet les souvenirs bâtis de notre histoire parce que c'est indispensable, parce que nous ne pourrions pas vivre sans eux, parce que sans monument, nous serions menacés dans notre existence morale, voire matérielle. Non, nous les protégeons parce que, malgré tous les rejets de la société, malgré tout cet individualisme forcené, nous sommes tombés d'accord sur le fait que l'histoire signifiait quelque chose pour nous .

En tant que porteur d'une information historique et, à plus forte raison, d'une impression, d'une atmosphère historique présumée, la copie pourrait faire l'affaire tout autant que le prétendu original. Les deux peuvent même être considérés comme authentiques, puisque l'authenticité existe, tout comme l'œuvre d'art, en premier lieu dans le regard de l'observateur, et que le regard est facile à tromper. Néanmoins, l'idée de l'original, pour le moins, est irremplaçable. Car seule, elle a résisté au caractère de l'éphémère, a survécu aux époques. Il n'y a qu'en elle que je peux avoir confiance pour raconter autre chose que le simple présent. Cette confiance n'est pas motivée sur le plan rationnel, elle provient plutôt d'une croyance, la croyance qu'il est possible de découvrir une parcelle inaccessible de l'histoire.

Il reste à la conservation des monuments l'obligation de faire systématiquement appel à un mode de pensée au conditionnel. Et également de mettre en garde ceux qui seraient tentés de réduire l'histoire à une compensation jouissive d'un présent fondamentalement perturbé, à l'embellissement discret d'une période actuelle aride, à en faire un décor agréable. La conservation des monuments doit toujours nous rappeler que si rien n'est irrémédiable, alors tout a déjà été et l'avenir est déjà clos.

Au contraire, penser au conditionnel signifie que l'on considère le monument comme une offre permettant de bien comprendre qu'autrefois le monde a été profondément différent, qu'il aurait pu évoluer autrement et qu'il pourrait, à l'avenir, être encore totalement différent. Il s'agit de regarder le passé comme quelque chose d'inaccessible qui ne nous confirme pas dans notre être, mais bien au contraire nous enrichit, qui nous permet de regarder au-delà de nous, à l'extérieur de nous, et loin de nous. Mais il ne peut pas bénéficier de ce statut s'il se restreint d'une manière très superficielle à une composante d'un présent qui s'auto- façonne.

Comment réagir alors à la gravure sur bois auquel s'intéresse le conservateur des monuments ? Que faire de son image auprès de l'opinion publique ? Comment réagir face aux doutes ? La seule voie est, à mon avis, d'exprimer officiellement ce doute, de débattre ouvertement du fait qu'un monument, original ou non, ne présente de la valeur que si on lui laisse ses traces, si on suit ses traces et si on ne ressent pas de honte face à ses propres traces. Il faut expliquer que l'origine peut garantir le sens, tel que beaucoup le cherchent dans les monuments, que ce sens ne peut jamais être fondé sur une certitude. Mais qu'il peut davantage se déployer dans la multitude des possibilités qu'au cœur du débat entre les nombreuses significations envisageables. C'est précisément parce que la conservation des monuments ne peut pas être une science totalement objective, et parce que le monument n'est pas un objet exposé clos et muséalisé, qu'elle est précieuse. Et cela parce qu'elle ne promet pas des solutions toutes faites, ne dispose pas de réponses définitives, mais nous invite plutôt, encore et toujours, à un questionnement. Un questionnement qui ne peut et ne doit jamais déclencher une reconstruction dans l'urgence. Et de cela, je

suis profondément, absolument et authentiquement convaincu.

La tâche du conservateur des monuments consiste par conséquent essentiellement à assurer cette accessibilité du monument. Il doit veiller et plaider pour qu'un monument n'évoque jamais qu'une seule image, mais toujours de nombreuses images. Et ce, même lorsque sa propre image se révèle réduite et modeste.

Conclusion

Le passé est omniprésent en ce début du XXI^e siècle et, même si sa nostalgie est grande, le public élabore des images très différentes du monument et du conservateur des monuments. Cet article pose des questions embarrassantes : pourquoi aimons-nous les monuments, mais reprochons aux conservateurs d'être des collectionneurs de vieilleries, des êtres arrogants, des ennemis du progrès, etc. ? D'où la conservation des monuments tire-t-elle son droit au pouvoir interprétatif, à l'engagement, au postulat d'un intérêt public ? Existents-ils des intérêts divergents entre les professionnels et les profanes des monuments, et comment s'expliquent-ils ? Existe-t-il une instance morale ou philosophique qui pourrait nous interdire : le réemploi des styles architecturaux historiques autorisé à nos lointains ancêtres ? L'original, existe-t-il ? Plus personne ne conteste le fait que, au moins depuis le rapport de Dieter Hoffmann-Axthelm remis au parti Alliance 90/Les Verts siégeant au Bundestag en mars de l'année précédente, la conservation des monuments se trouve au cœur d'un dilemme inconfortable. Il semble qu'une seule voie offre une issue, celle de la réflexion sur elle-même au sein de sa discipline, la divulgation de ses propres doutes et, surtout, la réaffirmation claire de ce que la conservation des monuments est capable d'accomplir. En tant que science non totalement objective, elle peut s'ouvrir à une pluralité de potentiels, à de nombreuses significations envisageables, poser des questions et ne pas apporter de réponses définitives, inviter à la méditation et à la réflexion.

L'auteur

Né en 1967 à Celle, Hanno Rauterberg est rédacteur de la rubrique culturelle du journal Die Zeit et se consacre essentiellement aux thèmes de l'architecture, de l'urbanisme et de l'art contemporain. Il est titulaire d'un doctorat en histoire de l'art, diplômé de l'école de journalisme Henri-Nannen et travaillait, avant d'intégrer la rédaction de Die Zeit, pour les éditions SPIEGEL. Distinctions : prix de la critique de la Chambre fédérale des architectes 2001. Prix du Comité allemand en faveur de la protection des monuments 2001

Titre original

Hanno Rauterberg, *ECHT UNECHT. Über die Bedeutung der Denkmalpflege in Zeiten der Künstlichkeit, Vortrag in den Franckeschen Stiftungen am 19. Juni 2001 anlässlich der Jahrestagung der Vereinigung der Landesdenkmalpfleger in der Bundesrepublik Deutschland*, paru sur le site : kunsttexte.de, Section *Denkmalpflege*, N° 1, 2001 (4 pages). www.kunsttexte.de